

Tssiiii. Tssiii. Vous êtes à Marennes, ou à la Petite Camargue en avril. Pas de doute : c'est un Bruant des roseaux. C'est facile !

Dzêt. Dzêt.

Le long d'un petit chemin à Saint-Laurent-de-Chamousset en plein mois de janvier. « Un Bruant jaune ! » Un coup de jumelles ? Paf ! Perdu !

C'était encore un Bruant des roseaux.

Autrement dit, on trouve ce bruant bien ailleurs que dans les roseaux, surtout en hiver et c'est pour cela que nous allons nous y pencher, sans risque de tomber à l'eau.

Commençons par le commencement : l'identification du mâle est simple, grâce au capuchon noir très visible. Ailes et dos sont joliment striés couleur roseau sec (jusque-là, tout va bien), le ventre est blanc et la tête noire s'orne de surcroît de belles moustaches claires. Chez la femelle, pas de noir sur la tête, mais un motif rayé de roux clair et sombre où se retrouvent, là encore, les moustaches blanc crème. Bien souvent, du reste, l'oiseau restera tapi dans la végétation. L'identification de ce bruant ne pose pas trop de problèmes en l'absence d'espèces trop voisines, si l'on excepte des raretés relativement improbables et reconnaissables au cri.

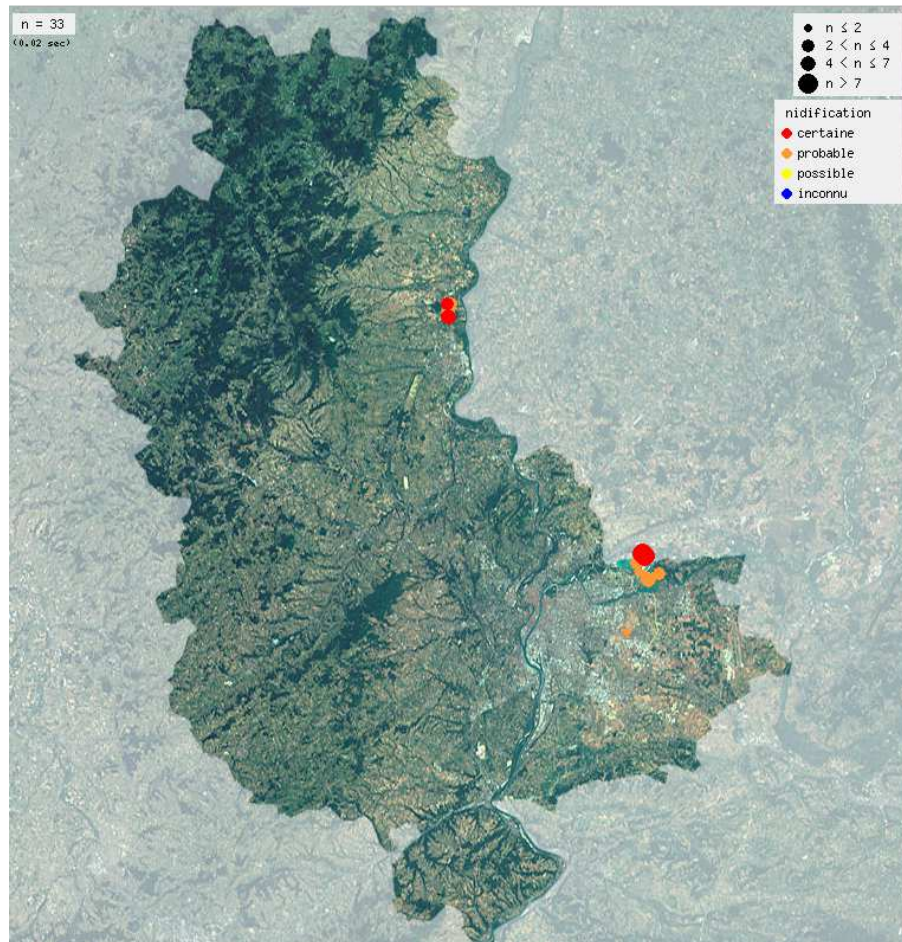


*Bruant des roseaux mâle (g.) et femelle (d.) – Photos P.-L. Lebondidier et J.-C. Darbon, Faune-Rhône*

Parlons voix, justement. Le Bruant des roseaux se signale fréquemment par un « tssiii-i » appuyé et suraigu caractéristique. Mais il pousse aussi, notamment en vol, un « dzêt » qui ressemble beaucoup à celui du Bruant jaune, tout juste en un peu plus long. La prudence sera donc de mise notamment en hiver où les deux espèces peuvent être observées à haute comme à basse altitude, nous y reviendrons. Quant au chant, il consiste en une série de quatre ou cinq notes précisément sur le même timbre que ce cri, se terminant dans l'aigu. Les bruants, il est vrai, ne sont pas connus pour leur virtuosité musicale.

Notre département n'est pas très fourni en zones humides, ou plus exactement elles y occupent une part chichement délimitée. Et sans surprise, c'est là qu'on va trouver les rares preuves de nidification d'une espèce qui, par ailleurs, se porte très mal en France et en région. Son habitat idéal comprend, aux abords de l'eau, une strate végétale inférieure dense, y compris dans un milieu plutôt broussailleux. Dédale de roseaux en bord d'étang, touradons épais et touffes de joncs dans une prairie humide, fossés en eau bordés de phragmites ou d'arbustes, voilà quelques-uns de ses sites de nidification typiques ; mais

depuis quelques années, il tente aussi, avec un succès incertain, de s'installer dans les cultures. Dans le Rhône, la nidification n'est guère prouvée qu'en Val de Saône, dans les quelques secteurs de prairie humide bien préservés, et dans les marais du « complexe Miribel-Jonage ». Le nombre de couples ne doit guère dépasser la dizaine, avec 3 à 6 données par an relatives à des nicheurs probables ou certains, soit moins de 1% du nombre total de données de l'espèce.

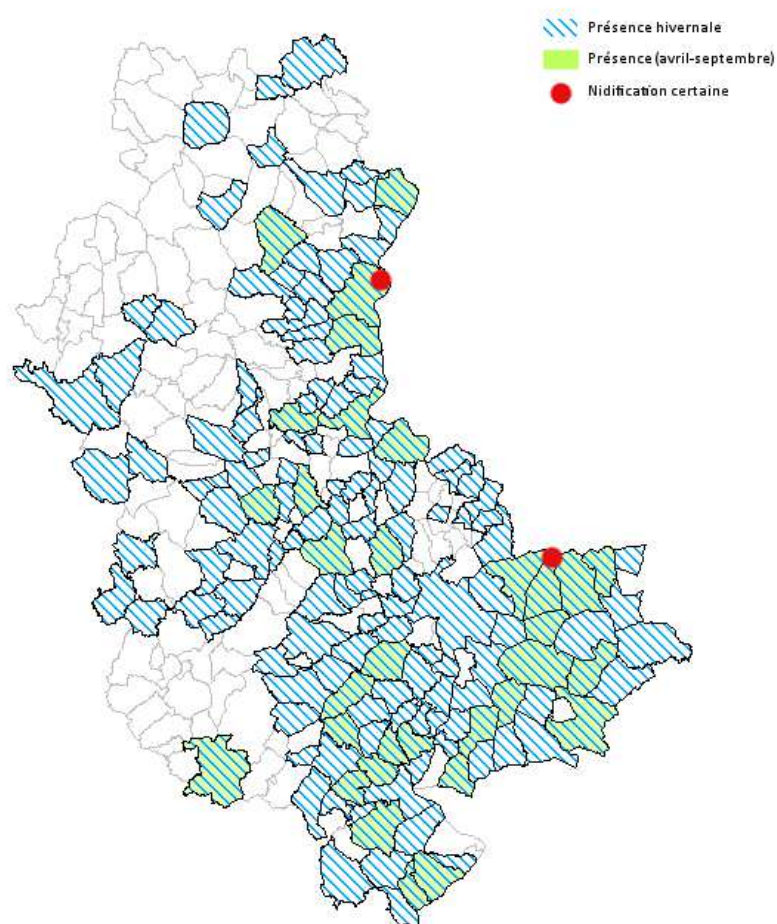


On note çà et là des oiseaux chanteurs dans des milieux secs, mais sans suite. Unique exception : un individu cantonné plusieurs semaines dans un colza cerné par les zones commerciales à Chassieu, peut-être témoin de ces tentatives de colonisation des cultures. Mais rien ne permet de garantir que ce mâle isolé ait trouvé chaussure à son pied. Jusqu'à plus ample informé, la nidification régulière du Bruant des roseaux dans le Rhône reste donc cantonnée à deux sites : le marais de Boistray en val de Saône et la Petite Camargue à Miribel-Jonage.

Plusieurs sites favorables, comme le marais de Simandres (Saint-Symphorien-d'Ozon), restent donc inoccupés. C'est que la population française de Bruant des roseaux ne brille pas par son dynamisme... L'espèce est assez largement répandue dans la moitié nord du pays, mais avec des densités de plus en plus faibles. On la trouve ensuite tout au long du littoral atlantique, de manière assez éparse en Auvergne et en Rhône-Alpes (à basse altitude dans cette dernière région) et enfin dans les zones humides littorales méditerranéennes, de la Camargue à Perpignan. Partout, sauf en Normandie, l'espèce recule.

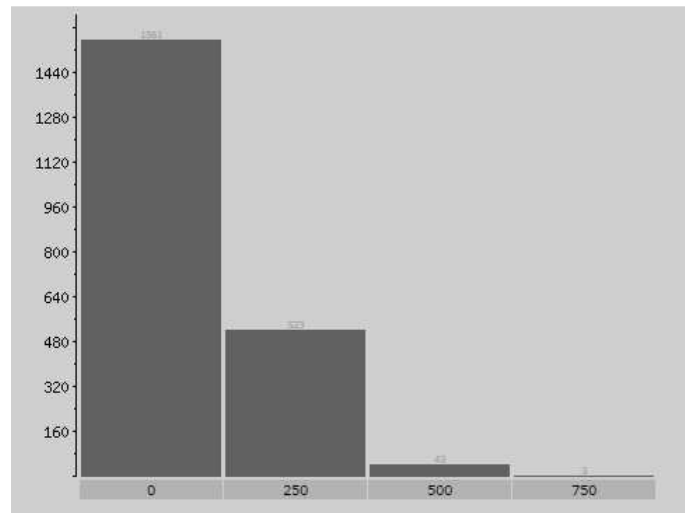
Parmi les causes, on note la disparition des jachères et les diverses modifications de pratiques agricoles qui diminuent les ressources exploitables en hiver, compromettant la survie de l'espèce pendant la mauvaise saison. Mais les populations nicheuses sont directement attaquées aussi par l'éradication progressive des zones humides dispersées et de petite taille, mal protégées. Le succès de reproduction dans les cultures est faible, comme on le pressentait, et ne compense pas ce recul. L'espèce recule ainsi comme nicheur et comme hivernant. Elle est classée En Danger au plan national par la dernière version de la Liste rouge française...

En migration et en hiver, l'espèce se déploie plus largement dans les espaces agricoles du pays. Il se nourrit dans les champs, parfois en petits groupes monospécifiques, parfois aux côtés d'autres granivores. La carte suivante vous indique, en vert, la liste des communes où l'espèce a été vue entre avril et septembre inclus, et en hachures bleues, celles où on peut la voir entre octobre et mars.



Vous pouvez déjà constater que les oiseaux traînent leurs moustaches, à la belle saison, bien au-delà des rares sites de nidification : ce sont surtout des données d'avril et de septembre, imputables aux derniers mouvements migratoires et à des haltes de chanteurs isolés. En automne et en hiver, la répartition s'étend notablement vers l'ouest, mais aussi « vers le haut » : c'est cette période qui concentre les données recueillies à plus de 500 mètres

d'altitude (une seule exception avec une donnée de juillet). Elles restent très minoritaires par rapport aux données de plaine, comme le montre le graphique suivant.

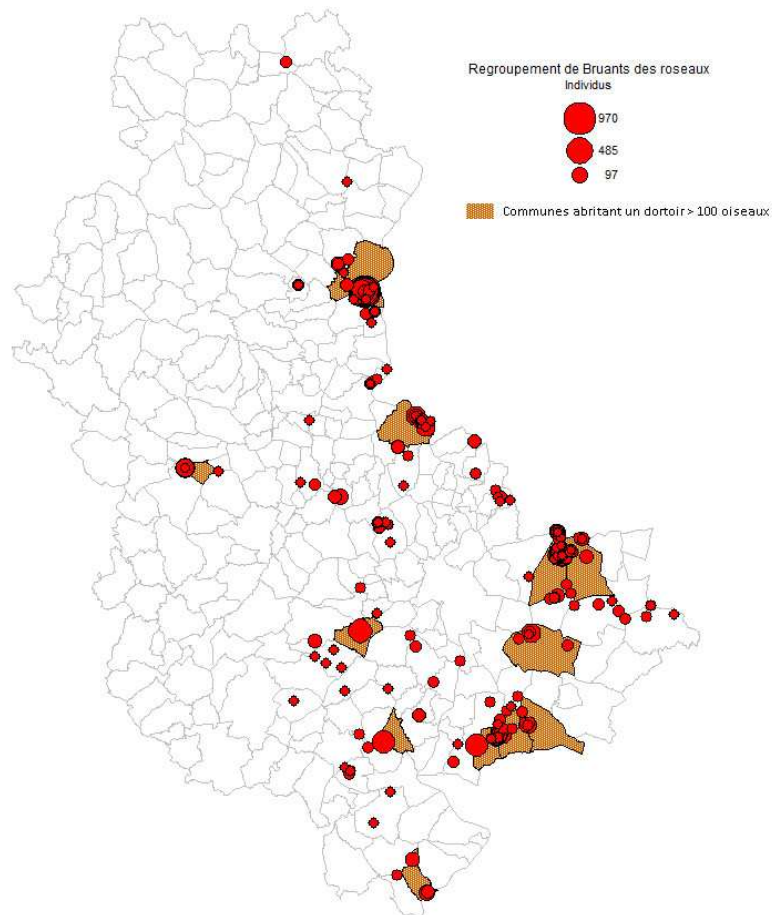


Cependant, bien sûr, il y a un biais : non seulement cette moitié ouest du département est moins prospectée, notamment en hiver, mais de plus, rares sont les observateurs qui demeurent sur place et sont encore sur le terrain entre chien et loup, à la bonne heure pour repérer d'éventuels dortoirs. Il doit pourtant y en avoir, sinon, où donc les groupes de plusieurs dizaines d'oiseaux notés côté Loire (à Saint-Martin-Lestra par exemple) passent-ils donc la nuit ?

Car le Bruant des roseaux, à l'instar de bien d'autres passereaux granivores, forme des dortoirs hivernaux !

Ces dortoirs comptent de quelques dizaines à près de mille individus, pour ceux connus dans le Rhône. Ces derniers sont généralement localisés dans des roselières, pas toujours au sein de vastes et belles zones humides préservées d'ailleurs... On note également des cas de dortoirs sis dans des friches humides ou non.

La carte suivante montre la répartition des données de groupes de Bruants des roseaux (plus de 10 individus). Bien entendu, chacun n'est pas relatif à un dortoir : il peut aussi s'agir de groupes en halte ou au gagnage ; les observateurs n'ont pas toujours indiqué la précision. Mais les plus gros dortoirs apparaîtront immédiatement. Les communes où l'on a dénombré des groupes de plus de cent bruants sont figurées en marron. Ces dortoirs semblent généralement monospécifiques, mais ils sont parfois associés à des rassemblements de Pinsons du nord.



La moitié ouest du département apparaît donc très peu pourvue en groupes hivernants de Bruants, et totalement privée de dortoirs. Soit il n'y en a réellement pas, soit ils restent tout simplement à découvrir... Ces territoires sont clairement sous-prospectés en hiver, les observateurs préférant cibler la saison de nidification pour se rendre dans ces secteurs éloignés. Cependant, compte tenu des paysages et de l'utilisation du sol, il est fort probable que prospecter la haute vallée d'Azergues ou les hauteurs d'Amplepuis soit un peu peine perdue. Pour cette espèce, s'entend...

En revanche, le semis de données, les infos en provenance de la Loire et surtout la prédominance des champs cultivés laisse penser que des découvertes sont possibles en pays de Chamousset, en particulier tant que la température est clémente. Il est vraisemblable que les hivernants de ces hauts plateaux décarrent fissa vers les vallées lorsque le général Hiver débarque en bottes de neige : en général, le Bruant des roseaux n'hiverné pas là où les températures frisent trop souvent le zéro.

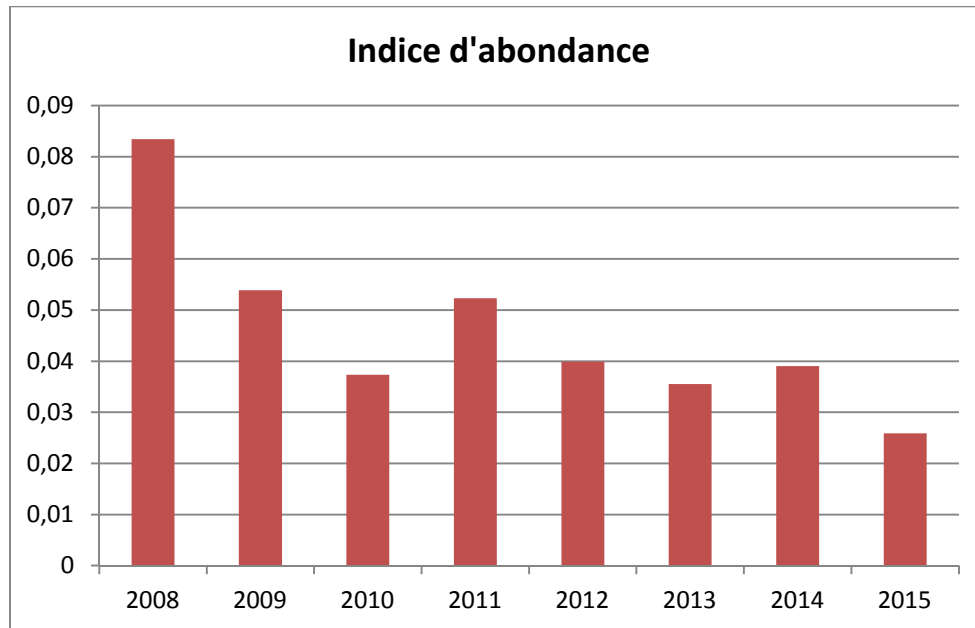
Et comme ces hauts plateaux cultivés sont sans doute propices par ailleurs à l'hivernage de divers autres oiseaux des champs, alouettes, pipits, Rapaces, sans oublier la Pie-grièche grise équilibriste qui hiverne souvent sur la ligne frontière Rhône-Loire, pourquoi ne pas y faire un tour ?

Ah, oui...

La tendance de l'espèce ?

Et bien figurez-vous que je suis embarrassé.

Si l'on s'en tient à notre indicateur habituel, il n'y a rien à signaler, ou si peu, le pic de 2008 relevant de l'artefact.



Mais surtout, un coup d'œil aux données montre que l'exercice atteint ses limites de validité. En effet, compte tenu du petit nombre, globalement, de données – quelques centaines par an, dont une écrasante majorité d'oiseaux à l'unité – il suffit qu'une année, un gros dortoir soit compté et saisi une fois de plus ou de moins pour provoquer une nette embardée dans l'indice. Quant au maigre effectif nicheur, il est à peu près stable ; notons simplement qu'une trop grande réouverture des roselières lui semble préjudiciable.

De sorte qu'à moins de se fixer une règle de comptage des grands dortoirs connus et de recalculer une tendance de la sorte, on reste dans le flou.

Une approche possible consiste à prendre en compte pour chaque hiver et chaque commune l'effectif maximal dénombré en hiver, considéré comme « l'effectif » du dortoir de la commune dans l'hiver. On observe alors un graphique sans tendance définie. Il semble plus prudent de s'abstenir, et de noter qu'en l'état, la tendance d'évolution de l'hivernage du Bruant des roseaux dans le Rhône est mal connue. Hé oui ! Je vois poindre dans votre œil une lueur vacillante de rage et de déception. La science, comme le disait un certain génie à son disciple, n'est pas faite que de réussites.

Ce qui doit d'autant plus motiver à sa recherche, ainsi qu'au suivi des dortoirs – ce dernier trait devrait plaire surtout au disciple.

On me souffle également dans l'oreillette qu'en scrutant les fourrés de saules à la recherche de bruants, vous pourriez aussi tomber sur un petit visiteur sibérien... Alors donc, qu'est-ce que vous attendez ?